

DELICIEUSE TORTURE

Par

Emmanuel Ambit

Inconnu

Inconnu, je vis dans la peur de l'analyse !
Tu me crois lâche ! Non ? violemment meurtri,
Le coeur se déshydrate en cette électrolyse
Du mal... Se brisera-t-il comme un furieux cri ?

Fais-moi grâce inconnu car tu me paralyse
De ton regard sodomite et conspirateur
Au plus profond duquel, parfois, je fertilise,
Gorgé d'espoir, ma solitude et ma douleur.

Mais les yeux de la mort se fermeront sur l'île
Qui émergera loin des rouges océans.
Paradis protégé ! Naissance et domicile

Du bonheur éternel, de l'envolée parfaite,
Sans horizons, sans peurs, sans regards malséants
Et sans toi, inconnu, qui se voulait prophète.

Jeu d'enfants

Je regrette que rien ne m'ait été offert !
Travailler un costume et n'avoir aucun rôle...
Je suçais des cailloux pour des filles de fer
Dans un profond malheur qu'elles trouvaient très drôle
Comme pour éviter d'entrer dans cet enfer
A la foi bien acide, à la foi sans contrôle !

Mais, froide, toujours vint l'heure de ma sentence !
Le bac à sable aigri se faisait bétonné,
Et, pendant les longs jugements de l'assistance,
Je rêvais ! Pourront-ils ne jamais pardonner ?
Il me fallait agir dans la non-existence
Pour éternellement me sentir étonné !

Je cherchais dans des bois débordant de buissons,
De beaux invertébrés aux pensées sulfureuses.
Ils partageaient mon drame et, en de courts frissons,
Se nourrissaient de mes larmes vertigineuses.
Ô spectateurs ! Ô joies ! Par-delà les moissons,
Je voyais revenir les folies qui vous creusent !

Parfum d'éther ! L'amour se traînait à l'école
Divaguant comme dix vagues font une mer.
Triste soldat de plomb mort dans sa camisole
Avec le coeur aussi sec qu'un soleil amer !
Quel hideux souvenir ce maudit protocole
Des fins d'années où j'inondais tout un désert...

. . . / ...

De ma chambre, vue sur le seul chemin : Je suis
Né pour plancher dessus l'innocence fragile.
Egyptiens, Grecs, Romains, Incas, tous les pays
M'accueillaient, bras ouverts, dans les temples d'argile.
Je remontais le temps, brisais tous mes ennuis
Et devenais le grand sultan du grand asile !

Huit, six, soixante et onze hélas ! L'affreux tumulte
Déchira le bonheur qu'il me restait ! Les jours
M'avaient soudain piégés, j'abordais l'âge adulte !
Le Seigneur déclencha le grand compte à rebours.
Adieu ! Le temps coula, dès lors, comme une insulte !
L'art est un jeu d'enfants sans issue de secours.

Fixation

Santander pour
Cent ans d'air pur !

Et l'élan passe
Comme passe l'été
Sur l'azuré contour
De nos clairs-obscur.

Santander pour
Cent ans d'air pur !

Masturbation

La queue à l'air dans un pré
Avec le ciel en point de mire,
Je me suis soudain retrouvé
Couvert de nuages à en rougir !

Eso es...

Après Franco, voici venue la drogue
Et l'Espagne traverse ses futurs
Dans l'agonie, bien que sa peine vogue
Comme un soleil se déchirant aux murs.

Les plages ne sont plus que des vitrines
Erigées aux dollars des saisonniers,
Amoureux de la couronne d'épines
Que porte Marie et ses citronniers.

Les petits vieux, bien seuls, se barricadent
Le long des ports, le long des bodégas
Où les rosiers, un à un, se dégradent
Sous le triste tribut des lourds dégâts.

Ils remâchent de larges véroniques,
Les sombres années de Caudillo,
Avant de balancer comme hystériques
Leurs espoirs sur l'ultime domino.

Pétulance ténébreuse

Aux portes de l'ailleurs, les rues sont désertiques
Voici, voici la nuit, la nuit et son buvard
Qui, de rage, abolit nos épais murs de briques.
Déluge et marée d'or ! Viens donc, même en retard,

Feu céleste écorché par la furie des vents,
Viens donc ! Traversons toutes ces couleurs hybrides
Que le faux-amour peint au fond de ses couvents.
A nous les plaisirs fous des fièvres chrysalides !

Bannir le maudit jour, Ô lune vagabonde !
Harmonie des pâleurs, ton spectre magicien,
Tel le majestueux son de ce volcan qui gronde,
S'imisce doucement dans le ventre du rien.

De l'immense inconnu, nos pleurs gisent amers
Sur l'ombre des poignards ! Vois ! La beauté fragile,
Toute empreinte de noir, éclate l'univers !
Et j'aime l'explosion comme un pauvre imbécile...

Refolement

Meurent aux saisons rimbaldiennes,
Où j'univers,
Les prostituées, les lesbiennes
Rongées de vers !

Pour qui cette main trop cochonne,
Faux diamant ?
Pour quelle hystérie maigrichonne
Fuit un amant ?

Quand roulent les hargneuses baves
Dans l'oeil pervers
Et que fécondent les épaves
Aux cieux ouverts,

La solitude se parjure
Jusqu'à vomir.
Connaissez-vous cette blessure
Qui fait mourir ?

... Dieu éjacule un foutre hybride
Et de travers.
L'enfer jouit d'une couille vide
J'urine vert !

Au-delà encore des limbes

Les marbres de l'amour commencent à fleurir !
Hélas ! Je les regarde affreusement malade
Comme le vieux sherpa qui encore escalade
les sommets du non-sens qu'il reste à conquérir.

L'éternité de glace effiloche son drame
D'un long plaisir charnel ! Triangle capricieux,
La voici ruisselante au monde merveilleux,
Par-delà les sentiers cachés au fond de l'âme.

Nouveau soleil, nouvel éclair ! A bout portant,
La folie s'exécute aux confins d'un étang
Comme ces vents venus d'une lointaine éclipse,

Tandis que sur le sable émouvant du futur
C'est bien le monde entier qui pleure son azur
Misérable et aussi froid que l'apocalypse !

Etudes

Faux-avenir ! Je l'ai vu un instant !
Oh ! La douleur flottait dans le calice
Des démons noirs ! Paradoxe grinçant,
Ils m'ont tous protégé de l'injustice,

Des regards creux aux reflets de miroir !
L'imaginaire ivre d'adolescence
Resplendissait quand vint ce triste soir,
Ce triste soir où jaillit le silence.

Pauvre avenir ! Ma lutte coule vers
Cette mer d'étoiles, mes fleurs naïves !
Survis soleil ! Pour l'endroit, pour l'envers,
Pour ma naissance au sommet des dérives.

Purifie-moi comme un fils idéal
De ton poignard tremblant de toutes larmes,
De ton sang bleu, de ton feu boréal
Et jette-moi au fond de tes vacarmes !

La joie demeure

La foule défile folle de sa transparence.
Ce boucher pue la mort,
Celui-ci est mort hier.

Le vide est à son comble !
Soleil bavant de honte,
La paix ne viendra plus.
Le langage ! Quel langage ?

Le rythme.
Trois... Deux.. Un. Voilà !

Sur une estrade bleue, danse un chat noir.
Des enfants le regardent, fascinés.
Bientôt, ils sauront...

Ce soir là,
Je me rappelle avoir été
Le seul de la cité
A rentrer aussi tard.

Diagnostic

Mamelles coupées, sang vert ! Je travestis la femme
En silence poussiéreux.

Oeil crevé ! J'aspire à le seconder jusqu'au drame
D'un corps cancéreux.

Perfusion infinie ! Je suis la goutte finale,
L'espoir vain.

Pourriture d'odeur ! Je suis le vomi anal
Qui transpire la fin.

Le poète

Je viens de loin, ma vie mère,
Des autres âmes et de leurs plaisirs.

Il y a des ombres derrière moi
A l'appel de chaque démenche.
Faire de chaque promesse une fin,
Vivre autour.

Je vous garde en moi mais vous regarde Ailleurs.

Innocences, peurs cachées,
Je veux vous survivre
Pour vous mener au front
De la douleur
Intemporelle.

La baignoire

Etrange
Vision
Du monde,
Ce beau
Savon
Qui plonge
Dans l'eau
Où gronde
Le songe
D'un ange.

L'hiver

Des cicatrices géantes en guise d'amour,
Des lits d'hôpitaux où des fleurs fanées
Dessinent quand même le futur.

Des nuits sombres de vapeurs d'alcool,
Des canapés crevés, des yeux vides
Et tout ce sang que lèche un chien.

Des crachats de feu dans une mer de neige
Et la lune qui s'offre à moi
Comme unique vagin.

Des mots cruels,
Assassins le soir,
Victimes le lendemain.

Deus ex-machina

La machination est en cours...

La graine poussera dans la haine
Et ses tentacules, ondulées du malheur,
Soulèveront Satan en permanence.

Toute pensée sera soumise...
Par force et trahison,
L'oeil se fermera aux dimensions nouvelles
L'amour n'a rien qui puisse être de l'ordre humain.

Ô' Vera-Itae
Ton Soleil me traverse
Pour le plus grand bien
Du manque à partager.

Elle ne boit plus l'eau de ses arrières
Et l'ombre à sa porte, comme elle tremble,
Me rappelle les marées,
Une à une, brisées sur mon coeur de pierre.

Usé par la ville, par le gris, par la bile,
Le verre éclaté, l'atome dilaté à mort,
Aujourd'hui encore, je perçois
Sur les ponts du Nord
Ses perruques rouges comme un entre-cuisse
De vénus Hottentote.

Ainsi elle va,
Momie en babouches,
Robe
De nuit claire.

Quand l'absence est lumière
Aux Fontaines de Jouvence,
Seule sa nature cultive
Les champs semés de paraboles.

Elle est la courbe précieuse
De mon oeil scélérat,
L'algue
De mes courants froids.

Elle avance et sourit
Sous un soleil de midi,
Défonce puissance dix,
Esprit puissance esprit.

Je suis elle, la moi-elle épinière
De ma farce créatrice.
Qui sera le roi, si loin là-bas,
Aux jardins d'or ?

Silence

Le grand feu se parfume à l'aurore éphémère
Du voyage idéal ! Dans les sphères, le blanc
Reprend ses droits divins.
D'instinct, la joie se rend,
Sale, en nage, aux abois, sur le flanc des misères
Qui fument ! Silencieux, l'enfer rougit encore

Sur l'horizon blafard où d'acides épines
Mutilent le figé en habit de lumière.
Sous l'ardeur du remords,
L'or du rêveur s'entoure,
Piégé par le futile ornière du maudit,
De noires oraisons, de spleens et de suicides !

Le savoir cambriole infiniment visible !
Lui ne voit rien mais touche à tout, triste soleil
Trahi par le regard !
L'art ? Pétale pourri
De mouches, de rois qui rayent les pistes où
Le vitriol d'espoir cible le firmament !

Colorés d'oublis doux et sains, mes yeux d'enfant,
La mort, la folie même enterrent leurs démons
Et les reflets s'effacent.
Silence ! Les regrets
Semés aux nuits du Nord pousseront-ils en chair ?
Sous l'inouï perforé, le grand feu s'est éteint...

Le cafard

Vilaine crasse, le cafard !
Il est le tueur sans fortune
Qui ne laisse rien au hasard,
Pas même un enfant sous la lune.

Ce malheur se fixe partout,
Le coeur aussi froid qu'insensible
Et, quand vous avez froid au cou,
C'est qu'il vous a choisi pour cible !

Le vie ne vous fait plus d'avance
Et, dans le gouffre du silence,
L'exil n'est plus qu'un cauchemar

Recouvert de chagrins ! Qu'y puis-je
Si ma vie tremble de vertige ?
Vilaine crasse, le cafard !

L'antinomie

Puisse-t-il toujours dormir
Dans la chaleur de mon rêve !
Prends ce soin de revenir,
Soleil, avant qu'il ne crève
De ses souvenirs sans chair.
Ta lumière l'ensorcèle !
Mais comment vibrer de l'air
Pur dans cette citadelle ?

Des larges plaies yougoslaves,
Il est l'Europe aux exils.
Sur quels autels, quels octaves
Les réfugiés vient-ils ?

La douleur lui est géante
Car il voulait être roi !
Quand j'ai vu sa plaie béante
S'enrouler autour de moi,
Sans une arrière pensée,
M'offrant juste son parfum
De misère frelatée,
J'ai rougi comme il a faim !

Des larges plaies yougoslave
Il est l'Europe aux exils
Sur quels autels, quels octaves
Les réfugiés vivent-ils ?

Il m'a prié de m'asseoir
Pour partager sa bouteille,
(C'était son repas du soir
Que cet obus de merveille !)
Après quoi, il n'a rien dit.
Surpris, j'ai bu son silence
Dans un long glouglou maudit
Qui me déchira la panse.

Des larges plaies yougoslave
Il est l'Europe aux exils
Sur quels autels, quels octaves
Les réfugiés vivent-ils ?

... Puis la police est venue.
Sans papiers, l'homme n'est rien !
« Veuillez quitter l'avenue,
Voyez la manif qui vient ! »
Sans mots, il a fui la grève.
Puisse-t-il être aujourd'hui
Loin de cet arbre sans sève,
De cet avenir fortuit !

Des larges plaies yougoslave
Il est l'Europe aux exils
Sur quels autels, quels octaves
Les réfugiés meurent-ils ?

Délicieuse torture ©, 1995. Reproduction totale publique interdite.
L'auteur délivre les autorisations pour les reproductions partielles à la demande.

Pour rentrer en contact avec l'auteur : climal@caramail.com